

Emmanuel

Bove

UN HOMME  
QUI SAVAIT

Il était dix heures du matin. Maurice Lesca prit le sac en toile cirée, le plia, le mit sous son bras. Il ferma la porte de la petite cuisine. C'était un homme de 57 ans qui, au cours de sa vie, avait été plutôt embarrassé que servi par sa grande taille et sa force. Il avait autant de cheveux blancs que de cheveux châains. Selon la lumière, les uns ou les autres prédominaient, le vieillissant ou le rajeunissant. Les déboires d'une existence déjà longue étaient inscrits sur son visage. Il portait un chapeau amolli par le temps, rabattu non seulement sur les yeux, mais sur les oreilles et sur la nuque. Son pardessus gris-vert était ample. Quand Maurice Lesca marchait dans la rue, on le reconnaissait de loin à sa façon de mettre les mains dans l'ouverture verticale des poches, de les porter en avant, comme s'il cachait quelque chose de trop volumineux pour entrer dans une poche. Pour qu'on ne s'aperçût pas qu'il n'avait ni col ni cravate, un cache-col était croisé sur sa poitrine. Son pantalon trop long lui cachait les talons. Ses chaussures usées n'avaient plus de forme précise, et ne se ressemblaient même pas exactement.

— Je vais faire les courses, dit-il à sa sœur qui habitait l'autre chambre du logement depuis sept mois.

Aucune réponse ne lui parvint. Il ne s'en étonna pas et sortit. Il commença à descendre les quatre étages humides de la maison de la rue de Rivoli, en face de la Samaritaine, où il s'était installé il y avait dix-sept ans. Il passa le palier du deuxième sur la pointe des pieds. Là, derrière une porte, un chien qu'on laissait seul toute la journée geignait dès qu'il entendait marcher. Maurice Lesca ne pouvait le supporter. Devant la loge du concierge, il s'arrêta un instant pour regarder les lettres glissées entre la vitre et le rideau de la porte. Malgré la pluie, une pluie fine et invisible, il y avait foule dehors. Il resta indécis sous le porche. D'habitude il regardait le temps qu'il faisait avant de sortir. Ce matin-là, il avait oublié. « Voilà ce que c'est que de penser toujours à la même chose. » Il longea rapidement les maisons jusqu'au coin d'une rue étroite où se trouvait un petit café-restaurant. Il prit une consommation au comptoir, alluma une cigarette, échangea quelques paroles avec le patron, puis sortit. Quelques instants plus tard, il entra par la porte d'une blanchisserie et, sans entrer, demandait si son linge était prêt. Sur une réponse affirmative, il dit qu'il le prendrait en revenant. Puis il alla faire quelques achats pour son déjeuner. Dans chaque magasin, il attendait patiemment son tour. Il fallait que la marchande s'adressât à lui pour qu'il se fût servir. Il se conduisait depuis dix-sept ans, parmi les ménagères du quartier, comme un nouveau venu qui ne veut pas qu'on l'accuse de vouloir passer le premier. Dans la minuscule boutique d'une marchande de journaux, un enfant pleurait. On l'apercevait assis par terre au milieu de papiers déchirés, dans le réduit sans air que formait le fond de la boutique.

— Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Lesca en essayant de distraire l'enfant par des gestes.

L'enfant s'arrêta de pleurer. Sa mère le prit dans ses bras.

— Donne la main à Monsieur le docteur.

Lesca sourit.

Il sortit presque aussitôt. La vue des enfants enfermés lui faisait mal. Il remonta lentement les quatre étages. Il s'arrêtait à chaque palier à cause de son cœur. Enfin il arriva chez lui. Il alla poser son sac à la cuisine. Puis il revint dans sa chambre et s'assit dans un grand fauteuil de cuir d'un vieux modèle, à pieds tournés et à roulettes. Tout le mobilier ressemblait à ce fauteuil. Il y avait dix-sept ans, il avait dit à un petit brocanteur, au hasard d'une promenade : « Trouvez-moi de quoi meubler deux pièces. » Quelques jours plus tard, le brocanteur lui avait dit : « J'ai ce qu'il vous faut. » Lesca n'avait jamais voulu se déranger. « Je suis sûr que ça ira parfaitement. Faites porter tout ça chez moi. »

Il tenait un journal déplié à la main. Il n'avait ôté ni son pardessus ni son chapeau. De temps en temps, il regardait dehors. Il lui semblait chaque fois que la pluie avait cessé, puis tout à coup il l'apercevait plus drue qu'avant.

— Emily, je suis rentré, dit-il au bout d'un moment à sa sœur.

Personne ne répondit. La porte de l'autre chambre était ouverte pourtant. Les autobus faisaient trembler les vitres. Le logement n'avait pas été aéré. On ne l'aérait jamais. L'air passant entre les jointures des fenêtres suffisait à donner, quand on rentrait le soir, la sensation de renouvellement. Lesca serrait ses narines, puis il laissait ses doigts sous son nez. Il aimait l'odeur du tabac mêlée à celle de la peau. Soudain il se leva, ôta son pardessus, son chapeau. Il n'avait pas encore fait sa toilette et il se sentait laid et sale. Il se mit à aller et venir. Depuis plusieurs mois il ne regardait plus dans la chambre qu'occupait à présent sa sœur. Quand il fut fatigué de tourner en rond, il alla s'asseoir derrière un bureau qui se trouvait dans un coin de la pièce. Que tout ce qui l'entourait était pompeux et misérable, ce buffet en chêne

massif, ce sommier dans un coin, ces bois de lit sculptés derrière une porte, cette table de salle à manger aux coins arrondis, et ce bureau surtout, avec ses bibelots poussiéreux, et son affreux tiroir sur le côté, divisé en cases pour la monnaie, car c'était plutôt un comptoir qu'un bureau ! Pendant quelques minutes, ses yeux restèrent posés sur l'encrier monumental, réduction en cuivre d'une fontaine de Dijon. Puis il se leva et se remit à marcher.

— Emily.

Il ne reçut pas davantage de réponse. Il se rassit dans le fauteuil de cuir. « Ça aussi, murmura-t-il, c'est du beau meuble de jadis. » Il alluma une nouvelle cigarette, laissa l'allumette brûler tout entière. Chaque fois, c'était une cigarette de moins dans le paquet. Mais on ne peut tout de même pas se priver de tout. On ne peut tout de même pas, chaque fois qu'on a envie de fumer, se dire qu'on ne devrait pas. Il regarda la fenêtre. Il ne pleuvait peut-être plus. En tout cas on ne voyait rien à cause de la buée sur les carreaux. Était-ce croyable ? Il menait donc la vie d'un petit retraité qui achète lui-même son déjeuner, qui le cuit, qui lave son linge, qui coud ses boutons. Un petit retraité ! Même pas. Il n'avait plus de retraite. Qui la lui verserait ? Il n'avait jamais été dans l'administration. Il n'avait été nulle part. Il n'était pas non plus un petit rentier. Il n'avait pas de rente. Pourtant tout le monde croyait qu'il était un petit rentier. Il y avait de quoi se mettre en colère. Avoir tellement l'air d'une chose et n'en avoir aucun des avantages. Seize cents francs par an ! Le loyer n'était que de seize cents francs et il ne pouvait même pas le payer. À chaque terme, les mêmes histoires recommençaient. Il appuya sa nuque contre le dossier du fauteuil. Ses yeux se posèrent sur la corniche du buffet. Le regard était tourné ailleurs. Les hommes de valeur, les hommes intelligents, ayant surtout du caractère, avaient tous les mêmes succès. Ah ! s'il avait suivi le chemin qui

s'était ouvert devant lui dans sa jeunesse, s'il avait été patient, si chaque année il s'était contenté d'être un peu plus riche, un peu plus honoré que l'année précédente, il serait aujourd'hui aussi heureux que le professeur. Il habiterait un bel appartement. Il serait servi. Il aurait une femme élégante qui parlerait de lui dans le monde, etc. Le malheur était qu'il avait trouvé tout cela ridicule. Il ne pouvait donc pas se plaindre. Et si aujourd'hui, au lieu d'être un personnage aussi important que le professeur, il devait chaque mois emprunter à ce même professeur quelques centaines de francs (non sans craindre chaque fois que ce ne fût trop tôt, qu'il ne le lassât, qu'il n'abusât) c'était tout naturel. Et si aujourd'hui, il arrivait que ce fût le gendre de ce professeur qui le reçût et qu'il dût demander au second mari de celle qui fut sa femme à lui, Lesca, les quelques centaines de francs dont il avait besoin, aussi extraordinaire que cela paraisse, c'était également tout naturel. Dans la vie, on rencontrait des choses plus extraordinaires encore.

Maurice Lesca se redressa.

— Emily, dit-il.

Elle ne répondait même pas. Eût-elle répondu si sa situation avait été différente ? Il fallait être juste. Elle n'eût peut-être pas répondu davantage. Non, il ne pouvait pas se plaindre. Quoi de plus légitime qu'un homme qui recherche la considération, dont la démarche, la voix, les gestes, sont façonnés par cette ambition, soit obligé de faire des démarches humiliantes ! Il était fait pour donner des conseils, pour protéger et il fallait qu'il allât solliciter les gens. Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il fallait vivre. Certains regrettaient sincèrement de ne pas pouvoir lui donner plus. Mais tout le monde n'était pas comme cela. Il fallait tout supporter. Il fallait s'asseoir, attendre, écouter les conseils, les écouter quand on aimait tellement soi-même à en donner. Il fal-

lait être aimable, lutter contre l'envie de dire : « Donnez si vous voulez, ne donnez pas si vous ne voulez pas. »

— Emily ! appela-t-il.

Elle ne donna pas signe de vie. Il se leva brusquement. Un homme n'est jamais perdu car quelque avancé que soit son âge, quelque délabrée que soit sa santé, il peut toujours avoir de nombreuses années à vivre, et tant qu'on vit tout est possible. Il se rendit à la cuisine. Il ôta son veston, l'accrocha au bouton de la porte. Il commença sa toilette. L'eau rebondissait sur l'évier. « C'est ça qui est désagréable quand on se lave dans une cuisine. » Il n'avait d'ailleurs plus depuis longtemps le souci de la propreté. Il s'habitua à ses vêtements, à son linge même. Il fallait que celui-ci dégagât une odeur qu'il n'était plus seul à percevoir pour qu'il se décidât à le changer. C'était un événement et pendant les quelques secondes où il avait le torse nu, il lui semblait qu'il allait mourir de froid. Ce jour-là, il se changea. Quand il sortit de la cuisine, il était rasé, il avait un col propre. Il regarda l'heure. Il était midi moins le quart.

— Emily !

Comme il ne recevait pas de réponse, il retourna dans la cuisine, prépara deux œufs. Lorsqu'ils furent prêts, il les porta dans la chambre. Le déjeuner ne séparait la matinée de l'après-midi qu'avec un effort de l'imagination car il durait de cinq à dix minutes. Il s'assit ensuite dans le fauteuil. Il apercevait la pluie qui coulait sur les carreaux. Il avait noué les rideaux à l'espagnolette pour avoir un peu plus de jour. Son regard était dirigé droit devant lui. « Et dire que chaque jour se ressemble, et que je suis là, et qu'il est peut-être trop tard, et que je serai peut-être toujours là. »

Soudain Emily parut. Elle portait une robe qu'elle avait taillée dans un vieux manteau de draperie sans teinte. Elle s'était donné beaucoup de mal pour coudre aux poignets une série de petits glands ainsi que des boutonnères tressées. Le décolleté formait une pointe étroite qui descendait bizarrement pour une vieille femme jusqu'entre les seins. Une rosace d'argent noirci, semée de pierres de couleur, le fermait. Ses cheveux, d'un gris de coton mouillé, étaient noués derrière la tête par un bout de ruban. Ils formaient, après le nœud, une queue à laquelle elle portait constamment la main pour la faire boucler. Le moindre désordre découvrait des parties de cuir chevelu couvertes seulement d'une sorte de duvet. Quelques anciennes rides qui s'étaient allongées et creusées donnaient au visage une expression masculine. Ses yeux d'un bleu pâle étaient myopes. On sentait qu'elle avait le désir de faire dame, de ne jamais être, même dans les occupations quotidiennes, autre chose qu'une femme momentanément dans l'obligation de travailler. Elle portait une grosse alliance et cet or, au milieu de cette misère, semblait sans valeur. Elle regarda son frère par-dessus son lorgnon. Ses bras pendaient le long de ses hanches sans gaucherie, mais sans grâce, comme ceux d'une femme qui a regardé les autres femmes et qui voudrait leur ressembler. Lesca avait baissé les yeux. Il observait sa sœur à la dérobée.

— Tu ne m'as pas entendu tout à l'heure ? demanda-t-il en ne se cachant plus de la regarder à la dérobée.

— Il aurait fallu te répondre ?

— Oh ! ce n'était pas nécessaire, dit Lesca en souriant. Ce n'était pas nécessaire. Ce n'était pas indispensable. Mais cela m'aurait fait plaisir.



Elle haussa les épaules. Puis elle se rendit à la cuisine. Lesca la suivit.

— Comment vas-tu ce matin ? demanda-t-il.

Elle se retourna brusquement.

— Très bien, dit-elle sur un ton agressif.

— Cela me fait plaisir.

Elle ouvrit le petit buffet de bois blanc, regarda les quelques ustensiles qui s’y trouvaient, mais n’en prit aucun. « Je ne sais plus ce que je voulais », dit-elle.

— Cela me fait plaisir, répéta Lesca. Cela me fait plaisir de savoir que tu vas bien. Je craignais...

— Ça suffit, Maurice, dit-elle en faisant un mouvement d’impatience.

— Je craignais que tu ne sois souffrante. Tu ne me répondais pas.

— Qu’est-ce que cela veut dire : je craignais, je craignais... Tu ne craignais rien du tout. Je t’en prie, laisse-moi tranquille.

Lesca prit un air profondément étonné.

— Qu’est-ce que tu as ?

Elle ne répondit pas. « Ce sont les allumettes que je cherchais », dit-elle. Elle alluma le gaz. Son frère se trouvait tout près d’elle. Elle semblait l’avoir oublié.

— Tu crois donc que ta santé... dit-il sans terminer sa phrase.

Elle ne répondit pas.

— J'avais justement quelque chose de très important à te dire, continua-t-il.

— Ah ! dit-elle.

Il baissa les yeux et, comme tout à l'heure, regarda sa sœur à la dérobée.

— Je vais avoir bientôt de l'argent, dit-il comme si cette nouvelle était sans importance.

Emily ne quitta pas des yeux la casserole de lait qu'elle avait mise sur le gaz.

— Tu m'entends ? demanda-t-il.

— Oui, oui.

— Cela ne t'étonne pas ?

— Pourquoi cela m'étonnerait-il ?

— Oh ! Emily, s'écria-t-il, comme tu es bonne, toi !

Elle tourna la tête une seconde dans la direction de son frère.

— Je t'en prie, Maurice.

— Je vais être riche, Emily, continua Lesca. Je ne peux pas te dire exactement quand, mais dans un ou deux mois au plus tard. Riche ! J'exagère peut-être un peu.

— Certainement ! s'exclama Emily.

— Il faut bien parler, n'est-ce pas ?

Emily se baissait de temps en temps pour voir si le gaz brûlait toujours.

— Oui, tu es bonne, Emily. Tu détestes que je te fasse des compliments. Mais je te le dis. Il faut que je te le dise. On m’a toujours reproché de manquer de fonds, n’est-ce pas ? Tu ne réponds pas ?

— Que veux-tu que je réponde ?

Elle se mit à rire.

— On ne peut pas se fier à moi, n’est-ce pas ? Je suis un homme sans parole.

Il s’approcha de sa sœur.

— Je t’annonce aujourd’hui une grande nouvelle. Bientôt je vais avoir de l’argent et ma vie, tu m’entends, ma vie changera.

Il s’interrompit. Emily paraissait ne pas l’écouter.

— Emily, dit-il, tu ne peux pas faire attention à ce que je te dis ?

— Si, si.

— Tu ne me prends pas au sérieux alors ?

— Oh ! si.

Lesca tendit les deux mains théâtralement.

— Merci, merci, fit-il d’une voix profonde.

— Il me semble que pour aujourd’hui ça peut suffire, dit Emily.

— Tu me crois ? Dis-moi que tu me crois, supplia Lesca humblement.

— Mais tu t'en moques pas mal que je te croie ou non, dit-elle avec humeur.

— Moi ?

Elle éteignit le gaz, chercha un bol dans le buffet.

— Tu as raison, dit-il en redevenant naturel. Mais il faut bien animer la conversation.

Le visage d'Emily se durcit.

— Comment veux-tu qu'on s'intéresse à toi ? dit-elle.

Lesca reprit le ton humble.

— Si tu savais le bien que tu viens de me faire !

— Oh ! assez.

— Si, laisse-moi te le répéter. Si tu savais comme à certains moments je souffre de n'être pris au sérieux par personne, de passer pour un farceur, un menteur.

— Encore de la comédie !

— C'est vrai, c'est vrai. C'est de la comédie. Tu as raison.

Il se tut brusquement. Puis il sourit. Il était à présent très calme.

— Après tout, dit-il, qu'on me prenne au sérieux ou pas m'est bien égal.

Emily prit son lait, passa devant son frère sans le regarder. Il la suivit.

— Tu vois, tu vois ! Tu interprètes toujours mal ce que je dis, reprit-il.

— Puisque cela t'est égal !

— Mais non, Emily, cela ne m'est pas égal. Tu ne comprends donc pas ?

Il alla s'asseoir en face de sa sœur.

— Pardonne-moi, Emily. Je n'apprécie pas assez ta bonté. Au fond, tu es la seule personne qui ne m'en veuille pas.

— Je n'ai aucune raison de t'en vouloir.

Lesca leva une main.

— Crois-moi, je ne l'oublierai pas. Le jour est proche où j'aurai de l'argent. N'oublie pas ce que je vais te dire. À ce moment, je me rappellerai...

— Oh ! ça, c'est une autre histoire.

— Laisse-moi finir. Je me rappellerai que notre vie...

— Notre vie ! s'exclama Emily ironiquement.

Lesca parut profondément surpris.

— Cela te choque ?

— Oh ! non, rien ne me choque.

Emily se leva brusquement et retourna à la cuisine.

— Emily ! cria Lesca.

Elle ne répondit pas.

— Tu ne veux plus m'écouter ?

— Non.

Il resta un instant interloqué.

— Quel malheur ! murmura-t-il.

À ce moment, elle revint. Elle ne l'avait pas fui.

— Ce que je te dis ne t'intéresse donc pas ? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde.

Il garda un instant le silence. Puis il se leva, marcha quelques instants à travers la pièce. À la fin, il s'assit dans le fauteuil.

— Tu as raison, Emily. Ce n'est pas très intéressant.

Il appuya de nouveau sa tête contre le dossier. Il ferma les yeux. La pluie s'était mise à tomber avec violence. Il l'entendait frapper les carreaux. Il entendait aussi sa sœur aller et venir, mais il ne pensait plus à elle. Il ouvrit les yeux. Elle passait justement devant lui pour retourner dans sa chambre. Il ne la vit même pas. Il pensa : « Je suis prisonnier. Toute ma vie, j'ai été prisonnier. Je croyais être libre, mais j'étais prisonnier. Toujours quelqu'un ou quelque chose m'a empêché de faire ce que je voulais. Je voudrais avoir une bombe. Il y a des moments où on a envie de faire tout sauter. Mais, pour faire tout sauter, il faudrait pouvoir. Et même ça, on ne peut pas. Je ne peux rien, rien, rien. Je suis lié. Je suis impuissant. »

Comme il dormait mal depuis plusieurs mois, Lesca avait pris l'habitude de se coucher au début de l'après-midi. Il s'étendit sur son lit, se couvrit les jambes avec son pardessus. Mais il eut beau fermer les yeux, il ne s'assoupit pas. Il pensait aux petits événements de ces dernières semaines, mais il était dans une si mauvaise disposition qu'il les voyait tous lui nuire. Il avait été imprévoyant. Les gens avaient bien ri. Il s'était conduit comme un enfant. Il avait même été grotesque.

À quatre heures il se leva, alla à la fenêtre voir le temps qu'il faisait. Il ne pleuvait plus. L'eau ruisselait partout, mais il ne pleuvait plus. Il alla se rafraîchir la figure à la cuisine. Il brossa son pardessus. Puis il sortit. Le patron du petit café-restaurant se tenait sur le pas de sa porte. Lesca oublia de le saluer. Il s'en aperçut un peu plus loin. Il revint précipitamment sur ses pas, s'excusa longuement, donna toutes sortes de raisons à son oubli. Il s'éloigna. « Est-ce que je me retourne ou est-ce que je ne me retourne pas ? » se demanda-t-il. Il suivit la rue de Rivoli. Il y avait tant de monde qu'il était obligé parfois de descendre du trottoir malgré les autos. De temps en temps, quand il voyait dans la foule une personne qui lui était sympathique, il la regardait avec une insistance équivoque. Il était vieux, il était malade, il était pauvre (du moins le pensait-il), il ne pouvait rien pour personne, mais il tenait à montrer par ce regard qu'il éprouvait de la sympathie. D'ailleurs que pouvait-on attendre de lui ? Mais il était de ces âmes dévouées, perdues dans la foule, dont ceux qui veulent faire de grandes choses ont besoin, et qu'il savait apprécier. Il traversa la Seine. Cette fin d'après-midi était vraiment extraordinaire. De l'eau partout, et malgré cela le printemps dans le ciel bleu. Le soleil s'était déjà couché. Il n'avait pas voulu se montrer. Mais dans sa générosité il laissait les portes de son domaine ouvertes à tous. Lesca arriva place Saint-Michel. « Si je n'étais que vieux, malade et pauvre ! pensa-t-il. Mais il y a des moments où je perds confiance. » Il n'attendait plus alors un visage sympathique. Le premier venu lui paraissait digne de communier avec lui par le regard. Un vent tiède, qui n'annonçait pas la pluie puisqu'elle était finie, passait sur le boulevard noirci par l'eau. Lesca sentait naître en lui un immense besoin de changement. Il tourna rue des Écoles. Dans le lointain, la lumière s'obscurcissait. Il pensa : « En supposant que la curiosité de quelqu'un soit éveillée par ma personne, qu'il me suive, il se demanderait : où va cet homme ? » Il

se retourna. Personne ne semblait le suivre. Il murmura en souriant : « Cet homme ! Cet homme ! » Cela lui faisait toujours dresser l'oreille d'être appelé un homme. Et quand il s'appelait lui-même un homme, il éprouvait comme le sentiment de s'être vanité. Il pensa : « Cet homme a l'air bien fatigué. On voit qu'il est plongé au milieu des misérables soucis de la vie. Heureusement qu'il n'est pas seul ! Il suffit de regarder autour de soi. Il en existe des milliers comme lui. Tous courent assurer le lendemain. » Il se retourna encore. Il se voyait, toujours le même, dans toutes les glaces, devantures, cloisons de café. Il venait de sortir de chez lui, après une longue journée au cours de laquelle il n'avait rien fait. Il se voyait avec ses vêtements usés, cet air d'homme qui n'offre aucun intérêt pour personne, mais qui fait pourtant partie de la société. « Je vais parler à M<sup>me</sup> Maze. Il y a quand même une chose que je possède, c'est l'expérience. J'ai de l'expérience, une belle, une grande expérience, si je n'ai rien d'autre. Évidemment, M<sup>me</sup> Maze me trouvera peut-être indiscret. Elle pourra peut-être même se demander si je n'ai pas d'arrière-pensée. Mais je dois faire mon devoir. »

Quand il arriva au bout de la longue rue des Écoles, une autre rue aussi longue se présenta sur sa droite. Le lointain de cette rue s'assombrissait plus encore que celui de la rue des Écoles. Elle montait légèrement. Lesca s'arrêta pour allumer une cigarette, puis il reprit sa route, mais à pas beaucoup plus lents. La nuit n'allait pas tarder. Si le ciel était toujours bleu, les rues, elles, étaient plongées dans un clair-obscur d'impasse. Quelques instants plus tard, Lesca traversa la rue, puis s'immobilisa face à une petite librairie située sur le trottoir qu'il venait de quitter. Pendant deux ou trois minutes, il n'abandonna pas des yeux ce magasin quoiqu'il parût attendre quelqu'un et qu'il tournât constamment la tête. Finalement il retraversa la rue. De la buée ternissait les glaces de la porte de la devanture, et la lumière, is-



sue du fond de la boutique, semblait venir de très loin, la faisant scintiller comme du givre. Après avoir encore fait semblant durant un long moment d'attendre quelqu'un, il s'approcha de la librairie, posa même la main sur le bec-de-cane. Mais il n'osa faire plus. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes qu'il se décida à entrer.

Un peu avant la guerre, en se promenant, Lesca était entré dans ce petit magasin où on vendait des livres, de l'encre, des cahiers et toute une série d'articles de cuir provenant de la même maison. Il voulait acheter une pochette de papier à lettres. En s'en allant, il avait levé les yeux. Il avait alors rencontré ceux de la propriétaire du magasin. Brusquement, il avait eu la sensation qu'il n'était plus seul. Il était parti cependant comme si rien ne s'était passé. En s'éloignant il avait réfléchi. « Je comprends maintenant pourquoi j'ai échoué dans tout ce que j'ai entrepris. Je comprends pourquoi je suis pauvre, pourquoi je n'ai pas d'amis, pas de femme, pas d'enfant. Ce qui vient de m'arriver, c'est ce qui m'est déjà arrivé cent fois. Je ne plais qu'aux gens qui souffrent, qu'à ceux que la vie a déjà éliminés, que là où il ne peut rien m'arriver d'heureux. Cette commerçante est une pauvre femme seule, qui a eu certainement une assez jolie situation, mais qui ne l'a plus, qui a eu des déboires, tous les déboires, les financiers et les sentimentaux, et qui s'est faite libraire pour gagner sa vie parce que la clientèle est paraît-il plus choisie. Il a suffi d'un regard pour qu'elle me reconnaisse comme un des siens : un homme qui a reçu une bonne éducation, qui a eu aussi des déboires, qui a passé l'âge des colères et des mensonges. »

Quelques jours plus tard, Lesca avait repris le chemin de la librairie. Il n'avait pas une grande envie de revoir cette femme. Mais on ne savait jamais. En cours de route, il avait failli plusieurs fois rebrousser chemin. Quelque chose l'humiliait. Il sentait bien qu'il ne trouverait pas ce qu'il allait chercher, qu'il ne voudrait pas

de ce qu'il trouverait. Mais il se disait, pour se donner du courage, que quelque insignifiant que ce fût, ce serait quand même plus que ce qu'il avait. Au dernier moment, une appréhension le saisit. Il connaissait tellement bien le genre d'amitié qui pouvait naître entre une femme comme cette commerçante et lui. Il savait tellement bien que tout cela était si loin de ses aspirations véritables. Mais quand il fut reparti et que le vide de sa vie se présenta à lui, il pensa qu'après tout il pouvait bien essayer. Il revint sur ses pas, entra dans le magasin. Ce fut ainsi que commencèrent des relations qui devaient se transformer avec le temps en une grande et sincère amitié. M<sup>me</sup> Maze n'était pas la femme qu'il avait imaginée. Elle avait eu pourtant des malheurs. Mais elle n'en parlait pas. Elle ne se considérait pas comme une victime des hommes ou de la vie. Elle gardait en toutes circonstances un grand naturel. Aussi quand, quelques semaines plus tard, elle dit à Lesca qu'elle n'avait jamais rencontré un homme aussi large d'esprit et généreux de sentiment que lui, mesura-t-il le prix d'un pareil compliment. Il comprit qu'au fond la situation de fortune importait peu et qu'on pouvait très bien aimer des êtres desquels on ne pouvait attendre aucun avantage matériel. Il regrettait évidemment qu'une telle femme n'eût pas été riche. Il l'eût aimée de toutes les forces qui lui restaient. Mais il se consolait en pensant que, si elle l'avait été, elle n'eût peut-être pas su garder toutes les qualités qui lui plaisaient tant. La crainte qu'il avait eue au début de s'encombrer comme il avait fait tant de fois de gens desquels il n'avait rien à espérer s'atténuait. « C'est toujours la même histoire, se disait-il pourtant parfois. Elle se présente différemment, voilà tout. » À la fin, elle s'évanouit complètement. L'aventure avait perdu de sa nouveauté. Elle était déjà trop ancienne pour qu'il continuât à s'interroger. Il avait une amie à qui il pouvait ouvrir son cœur. Il passait chez elle des heures agréables. Leur amitié était sincère. L'un et l'autre se gardaient bien d'ailleurs de la

mettre à l'épreuve. Et quand cette prudence se faisait trop voyante, M<sup>me</sup> Maze aussi bien que Lesca en riaient les premiers, se donnant ainsi l'illusion que le jour où ce serait nécessaire ils sauraient l'abandonner.

— Vous êtes en retard aujourd'hui, monsieur Lesca, dit une voix de femme sortant d'une pièce cachée par un panneau de livres. Le thé est prêt depuis longtemps. Dépêchez-vous.

— Je vous salue, chère amie, dit Lesca en se mettant pour plaisanter au garde-à-vous.

— Venez, venez, monsieur Lesca.

Il la rejoignit. Le thé était servi. Il ne manquait rien. Tout était parfaitement en ordre. Une minuscule serviette brodée était posée sur une assiette. Chaque jour, il refusait de s'en servir. M<sup>me</sup> Maze portait une robe de soie noire. Elle était légèrement fardée. Aucune mèche ne s'écartait de la masse grise des cheveux dans laquelle on apercevait, de place en place, une fine épingle destinée à l'étayer. Les rides qui partaient du coin de ses yeux, comme des rayons, lui donnaient une expression à la fois flétrie et enfantine.

— Je m'excuse, dit Lesca, mais le travail, n'est-ce pas ?

— Allons, ne parlez pas de votre travail !

Lesca sourit.

— Asseyez-vous, dit M<sup>me</sup> Maze en changeant une tasse à la dernière minute.

Bien que ce sourire fût demeuré sur son visage, Lesca en réalité ne souriait plus. Il observait M<sup>me</sup> Maze, les paupières à demi